

Les 20 romans étrangers à lire, (re)lire et emporter partout

Nathalie Crom, Gilles Heuré, Marine Landrot; [Télérama](#), 26 juin 2020

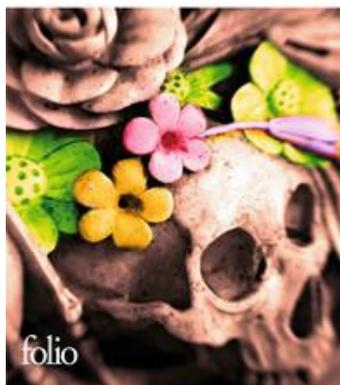


Bibliothèque idéale, rayon littérature étrangère contemporaine.
Illustration : Séverin Millet pour *Télérama*

BIBLIOTHÈQUE IDÉALE – Pour ce troisième chapitre de notre bibliothèque idéale en cent volumes et classée en cinq catégories, le service Livres prend son envol pour dénicher les plus belles pages venues du monde entier. Campo, Didion, Murakami... De l'Italie au Japon en passant par l'Angleterre, cette sélection est aussi savoureuse que vertigineuse.

Roberto Bolaño

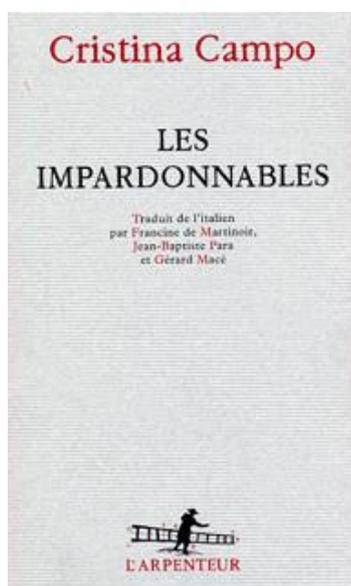
2666



"2666", Roberto Bolaño

La mort prématurée de l'écrivain chilien, en 2003, laissa ce livre paraître-il inachevé... On veut bien le croire, mais quel roman pourtant ! C'est un univers sans contours thématiques ou géographiques précis que dessine 2666 : au fil des cinq parties qui le composent, on se promène des deux côtés de l'Atlantique ; on voyage dans le XXe siècle européen et américain ; on s'attache, le temps de quelques centaines de pages, à des personnages (universitaires, flics, voyous...) que l'on recroisera peut-être ultérieurement, ou pas ; on s'interroge sans fin sur ce qui constitue le nœud central de l'intrigue... 2666 n'en finit pas de surprendre, de digresser et de proliférer de fascinante façon, s'autorisant tous les développements et les changements de point de vue. Assise narrative d'une violente et bouleversante méditation sur le mal, sur la mort, sur l'Histoire. — **Na.C.**

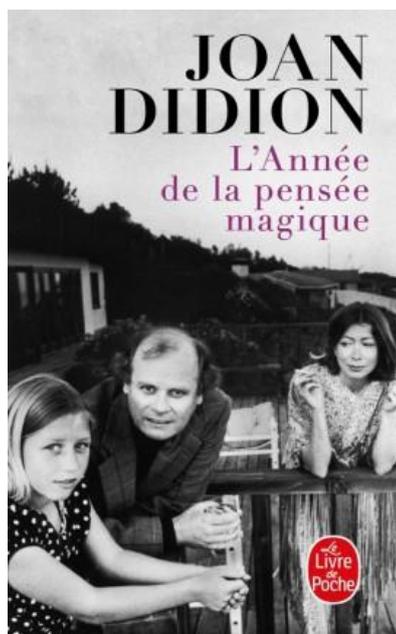
Traduit de l'espagnol (Chili) par Robert Amutio, éd. Folio.
→ [Pour aller plus loin](#)



"Les Impardonnables", Cristina Campo

L'érudit et subtil Pietro Citati lui a consacré l'un des plus beaux chapitres de ses *Portraits de femmes* ; l'écrivain Giorgio Manganelli voyait en elle une « *maîtresse et reine de la prose* » ; Linda Lê l'inclut dans ses précieux *Chercheurs d'ombre* ; Yannick Haenel chérit ses quelques ouvrages qui sont à ses yeux « *le secret le mieux gardé de la littérature* » ; tandis que l'essayiste et critique Cécile Guilbert admire plus que tout sa quête du « *point d'énonciation parfait où coïncident vérité et beauté* »... Le nom murmuré de Cristina Campo (1923-1977) est un signe de reconnaissance entre des lecteurs certes peu nombreux mais tous fervents admirateurs de la netteté ciselée de la pensée et de la phrase de la poétesse et écrivaine italienne, dont le recueil d'essais *Les Impardonnables* rassemble l'acmé de l'œuvre. — **Na.C.**

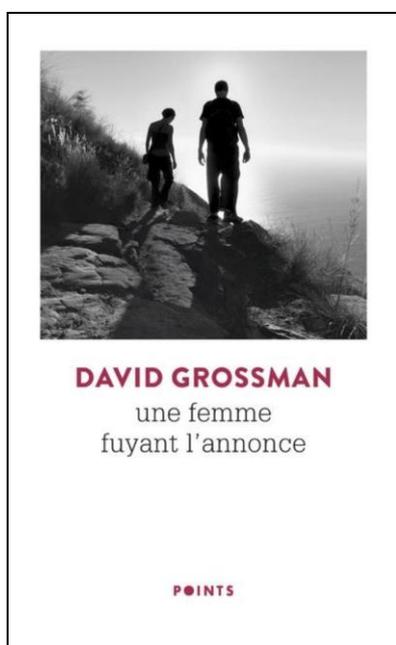
Traduit de l'italien par Francine de Martinoir, Jean-Baptiste Para et Gérard Macé, éd. Gallimard, coll. L'arpenteur.



“L’Année de la pensée magique”, Joan Didion

Intellectuelle new-yorkaise à qui tout réussissait infailliblement, Joan Didion se croyait protégée à jamais par « *le pouvoir de gérer n’importe quelle situation* ». À la mort de son mari, elle découvre la perte, le désordre intérieur, le sol qui se dérobe sous les pieds. Elle expérimente ce fantasme de disparition qui pousse le survivant à s’arrêter de vivre, pour ne pas trahir le défunt. Elle ressasse dates, diagnostics, lieux et paroles pour combattre l’hébétéude. Lancinant, labyrinthique, ce journal de deuil sonde les mystères du voyage incontrôlable vers l’apaisement. — **M.L.**

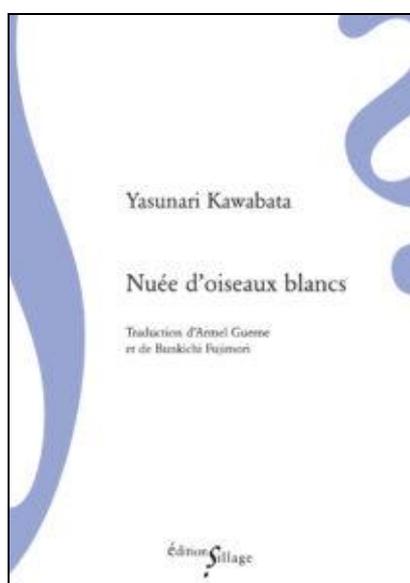
Traduit de l’anglais (États-Unis) par Pierre Demarty, [éd. Le Livre de poche.](#)



“Une femme fuyant l’annonce”, David Grossman

Pendant que son fils est sur le front, en pleine Deuxième Intifada, Ora crapahute en Galilée, sac au dos, dos au monde. Pour être injoignable en cas de mauvaise nouvelle, elle n’a rien trouvé de mieux. Est-ce parce qu’il a rédigé ce roman dans un troublant état prémonitoire (son propre fils périt au combat alors qu’il en achevait l’écriture) que David Grossman parvient à créer une brume aussi cotonneuse et lumineuse, capable de dessiller et de masquer à la fois ? Il signe un livre de terre et d’herbes, de pierres et de cyclamens, de souches et de coquelicots. Un livre qui s’arpenne et se piétine, qui se foule et se déroule à grand fracas. — **M.L.**

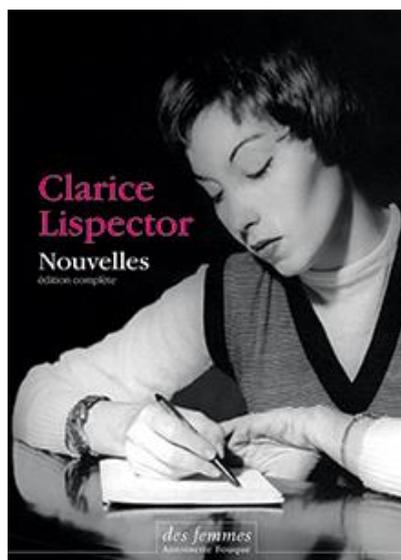
Traduit de l’hébreu par Sylvie Cohen, [éd. Points.](#)



“Nuée d’oiseaux blancs”, Yasunari Kawabata

On a beau le lire, le relire et le relire encore, un mystère intense continue de planer sur le sens profond de ce roman insaisissable, donc inépuisable. Yasunari Kawabata (1899-1972) place en son centre un jeune homme, Kikuji, et autour de lui quatre femmes, parmi lesquelles deux anciennes maîtresses de son père récemment décédé – notamment la manipulatrice, envahissante et rancunière Chikako... En réalité, c’est moins à l’histoire et à la psychologie pourtant subtile des personnages que l’on s’attache qu’à l’énigmatique et stupéfiante beauté de ce roman nimbé de blancheur et de lenteur, qui semble méditer sur le féminin et sur la pureté. — **Na.C.**

Traduit du japonais par Armel Guerne et Bunkichi Fujimori, [éd. Sillage.](#)

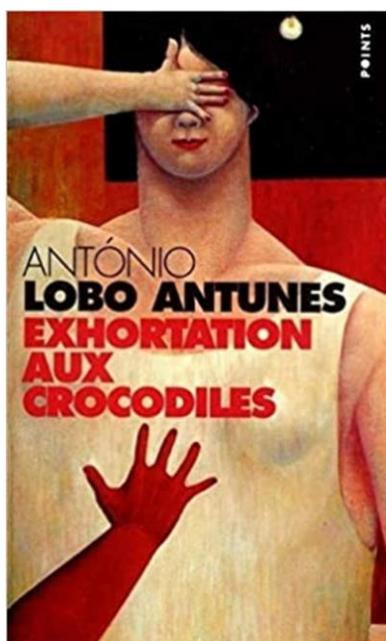


“Nouvelles”, Clarice Lispector

Clarice Lispector (1920-1977) n'a pas son pareil pour décrire le chemin sinueux de la conscience qui s'éveille, se rendort, sursaute à nouveau, s'abrutit de somnifères, mais ne parvient pas à fermer les yeux. Souvent contenues en deux pages comme entre deux battements de paupières, ces quatre-vingt-cinq nouvelles percent à jour tout ce qui lui tombe sous le regard. À commencer par la condition des femmes, qu'elle décortique du bout de sa plume nacrée. Savoir dire non, tel est l'enjeu de ces histoires sublimes. Non à l'abnégation qui pousse à l'extinction de soi, non à l'enfouissement des émotions pour faire bonne figure, comme si on vous « *prescrivait de manger de la farine et de siffler en même temps* ». — M.L.

Traduit du portugais (Brésil) par Claude Farny, Sylvie Durastanti, Teresa et Jacques Thiériot, Geneviève Leibrich, Nicole Biros, Didier Lamaison et Claudia Poncioni, [éd. Des femmes.](#)

→ [Pour aller plus loin](#)

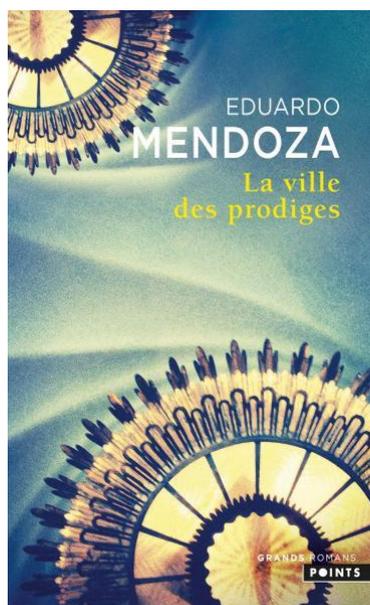


“Exhortation aux crocodiles”, António Lobo Antunes

Les « crocodiles » de ce roman fleuve sont d'anciens suppôts du régime totalitaire du Portugal renversé par la Révolution des œillets d'avril 1974. Ils ont été épargnés mais continuent à s'opposer à la jeune démocratie et conspirent pour la subvertir par tous les moyens. Ce sont pourtant quatre femmes – Mimi, Fatima, Simone et Celina –, épouse, domestique, veuve ou maîtresse de ces hommes, qui sont les héroïnes de ce texte : celles dont la parole a toujours été éteinte, à qui on ne disait pas tout et qui font entendre leur voix pour dire leurs souvenirs et leurs réflexions. Passé et présent se conjuguent dans cette mémoire réelle ou imaginaire. Les moments de vie se déploient, construits ou surgissant de façon inopinée, sous la plume virtuose de Lobo Antunes, qui, dans tous ses romans ou chroniques, ne cesse d'explorer le passé de l'histoire portugaise. — G.H.

Traduit du portugais par Carlos Batista, [éd. Points.](#)

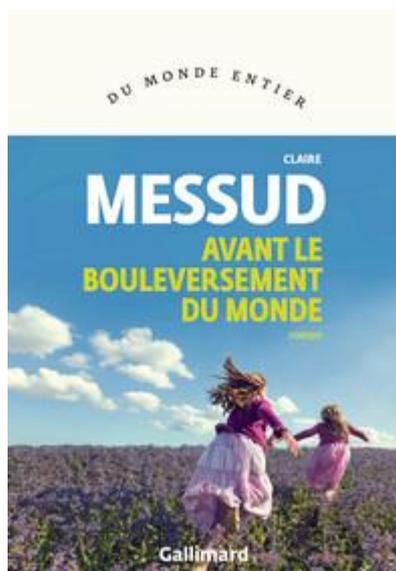
→ [Pour aller plus loin](#)



“La Ville des prodiges”, Eduardo Mendoza

Onofre Bouvila, un petit paysan, va s'élever en même temps que la ville de Barcelone où il débarque en 1888 : croissances conjuguées où l'innocence d'un simple apprentissage de la vie n'a plus sa place, défaite par le crime et l'hypocrisie. Onofre fait tous les métiers et gravit tous les échelons de la société au milieu des intrigues et de la corruption. L'histoire de l'homme, un aventurier qui n'a rien à perdre et tout à gagner, et celle de la ville que l'Exposition universelle fait basculer dans le siècle industriel se croisent constamment et forgent une chronique romanesque éblouissante. — G.H.

Traduit de l'espagnol par Olivier Rolin, coll. Grands Romans, [éd. Points.](#)

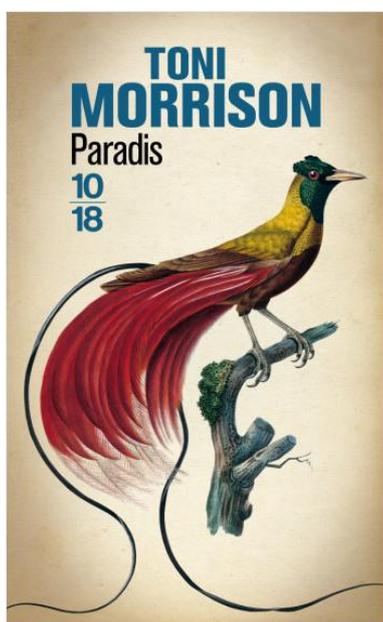


“Avant le bouleversement du monde”, Claire Messud

Mues par une intrépide naïveté qui tourne au cauchemar, deux sœurs fuient aux antipodes l’une de l’autre, à Bali pour l’aînée, en Écosse pour la cadette. La beauté du livre vient de la synchronisation inconsciente de leur dégringolade, malgré la distance qu’elles ont établie entre elles. Sous la savoureuse comédie de caractère se cache aussi une critique acérée de l’irresponsabilité humaine face à l’environnement. Quelle émotion forte de découvrir, vingt-cinq ans après sa parution aux États-Unis, ce premier roman de Claire Messud, plein de drôlerie bravache et de sensibilité déchirante... — M.L.

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Béatrice Guisse-Lardit, [éd. Gallimard](#).

→ [Pour aller plus loin](#)

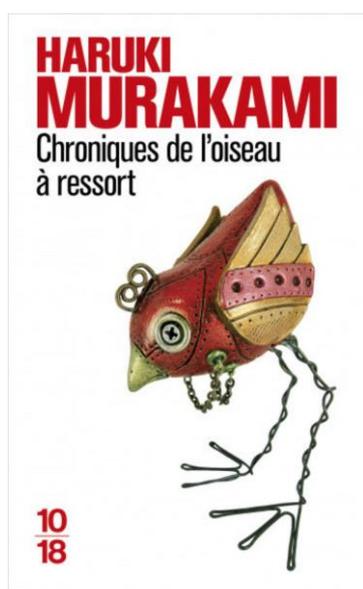


“Paradis”, Toni Morrison

« Ils tuent la jeune Blanche d’abord. Avec les autres, ils peuvent prendre leur temps. » L’incipit de *Paradis* donne le ton de ce roman oppressant, splendide et violent, paru en 1997, moins lu que l’acclamé *Beloved* (prix Pulitzer de la fiction 1988), mais assurément aussi puissant et plus dérangeant encore. Partant de cet assassinat de « la jeune Blanche », lui-même prélude au meurtre collectif d’une communauté de femmes, Toni Morrison (1931-2019) déroule, en entremêlant les époques et les voix, l’histoire d’une petite ville d’Oklahoma nommée Ruby, fondée dans les années 1950 par quelques familles noires à l’écart du monde des Blancs. Une ville qui se voulait un paradis, un refuge, une communauté idéale, et se transformera en un lieu de barbarie... — Na.C.

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Jean Guiloineau, [éd. 10-18](#).

→ [Pour aller plus loin](#)



“Chroniques de l’oiseau à ressort”, Haruki Murakami

Entrez sans crainte dans l’univers de Murakami par le puits situé au fond du jardin de Toru Okada, chômeur de la banlieue tokyoïte, plongé dans une vie parallèle après la disparition de son chat, puis de sa femme. Typique de l’auteur par son mélange de flegme et d’acuité, ce personnage nous entraîne à sa suite dans une série d’expériences énigmatiques, persuadé que « tous les êtres humains naissent avec une chose différente au centre de leur existence. Puis cette chose, quelle qu’elle soit, devient source de chaleur, et remonte à la surface. » Chaleur qui nimbe mystérieusement les pages. — M.L.

Traduit du japonais par Corinne Atlan et Karine Chesneau, [éd. 10-18](#).

→ [Pour aller plus loin](#)

Vladimir Nabokov

Ada ou l'Ardeur

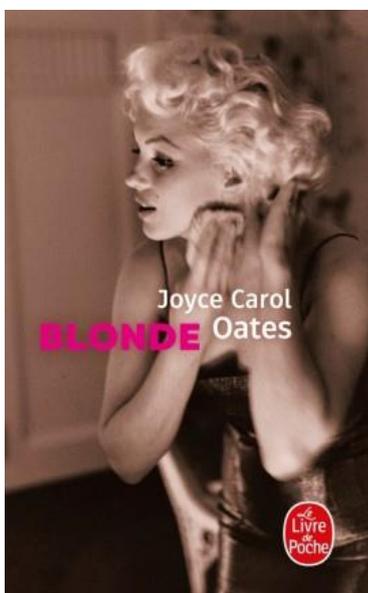


“Ada ou l'Ardeur”, Vladimir Nabokov

Publié en 1969, quatorze ans après son célèbre *Lolita*, *Ada ou l'Ardeur* est un prodige de plus dans l'œuvre de Vladimir Nabokov. Le jeune Van Veen a une relation amoureuse avec Ada, officiellement sa cousine et en réalité sa demi-sœur, dans le château d'Ardis. Puis Ada se marie et sa sœur, Lucette, amoureuse de Van, se suicidera. Et ce n'est pas fini. Dire que ce livre est une chronique familiale et en résumer l'histoire serait réduire un texte où la démesure et l'exubérance de l'écriture, la géographie inventée, l'érotisme libéré, l'amour revendiqué malgré l'inceste, les dialogues et les différents narrateurs jouent à désorienter le lecteur. Le troublant lacs des souvenirs, les multiples péripéties et l'inventivité romanesque de Nabokov font de ce livre un véritable chef-d'œuvre. — G.H.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Gilles Chahine, avec la collaboration de Jean-Benoît Blandenier, éd. Folio.

→ [Pour aller plus loin](#)

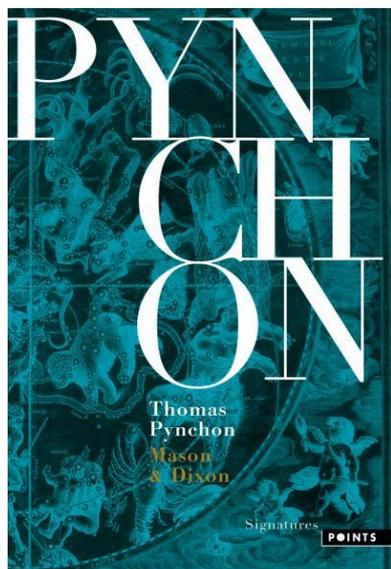


“Blonde”, Joyce Carol Oates

Joyce Carol Oates (née en 1938) est tout ensemble un grand écrivain et un phénomène. Nul ne saurait dire avec précision de combien de titres se compose sa bibliographie – à ce jour, près d'une soixantaine de romans sous son nom propre, une douzaine d'autres sous pseudonymes, des novellas et des nouvelles, des essais, de la poésie, un *Journal* (magnifique !) et autres récits à la première personne... Un *work in progress* pharaonique dont émerge notamment *Blonde* (2000), captivante autobiographie fictive de Marilyn Monroe, stupéfiante démonstration d'empathie d'une autrice envers son sujet. — Na.C.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Seban, éd. Le Livre de poche.

→ [Pour aller plus loin](#)



“Mason & Dixon”, Thomas Pynchon

Il ne faut pas craindre de plonger dans les romans de Thomas Pynchon, l'un des écrivains américains les plus secrets qui, à chaque ouvrage – *V.* (1963), *Vente à la criée du lot 49* (1966) et surtout *L'Arc-en-ciel de la gravité* (1973) et *Vineland* (1990) –, désarçonne le lecteur par une prose pleine de digressions, aussi géniales que déroutantes. Dans cet orage littéraire, deux astronomes anglais, Charles Mason et Jeremiah Dixon, vont tracer en 1764 ce qui deviendra la ligne de démarcation entre le sud et le nord des futurs États-Unis. Faut-il croire à tout ce que raconte le révérend Cherrycoke dans le récit qu'il en fait à ses neveux ? Certainement, car la magie de Pynchon déjoue tous les pièges, entoure les invraisemblances d'un humour dévastateur et le stupéfiant périple de nos deux Anglais qu'ont superbement traduit Christophe Claro et Brice Matthieussent atteint des sommets. — G.H.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christophe Claro et Brice Matthieussent, éd. Points.

Philip Roth

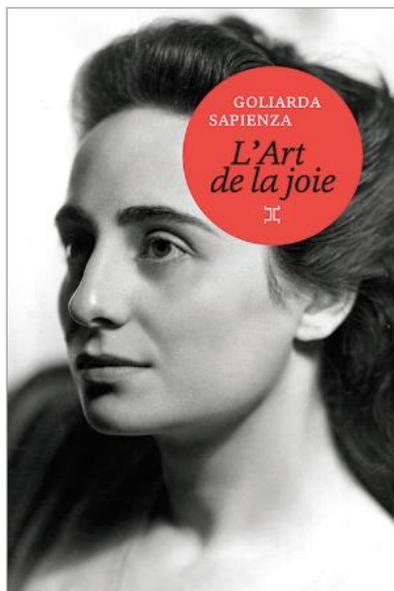
La tache



“La Tache”, Philip Roth

Par une mystification cachée depuis sa prime jeunesse, un universitaire a donné à sa vie un cours radicalement différent de celui que le destin lui réservait : Noir de peau très claire, il s’est toujours fait passer pour un Juif blanc. Mais voilà qu’une accusation de racisme portée contre lui par deux étudiants afro-américains ébranle son subterfuge fondateur. Rarement Philip Roth a tenu autant en haleine que dans ce brillant roman, paru en 2000 – son plus gros succès –, sur les faux-semblants, le politiquement correct, l’égalité des chances, la quête d’identité. Et le poids des secrets que chacun porte en soi. — **M.L.**

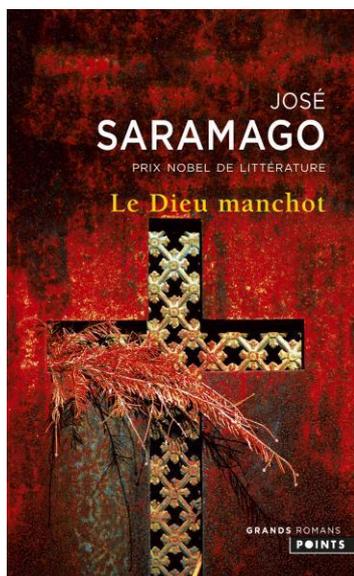
Traduit de l’anglais (États-Unis) par Josée Kamoun, éd. Folio.
→ [Pour aller plus loin](#)



“L’Art de la joie”, Goliarda Sapienza

Après avoir lu Goliarda Sapienza, on ne parle plus pareil, on n’entend plus pareil. L’autrice a pris presque dix ans de sa vie, entre 1967 et 1976, pour écrire au Bic noir ce roman de 800 pages, où elle mit tant d’elle-même. L’héroïne, Modesta, née le 1er janvier 1900, incarne à elle seule tous les combats de son siècle : féministe, bisexuelle, communiste, antifasciste, elle connaît la pauvreté extrême, l’absence de père, le viol, le couvent, la vie de château, la peur de l’eau, la maternité, la psychanalyse, la vieillesse. Croiser le chemin de Modesta fait partie des rencontres littéraires qui marquent à jamais. — **M.L.**

Traduit de l’italien par Nathalie Castagné, éd. Le Tripode, coll. [Météores](#).
→ [Pour aller plus loin](#)



“Le Dieu manchot”, José Saramago

Il s’appelle Balthazar Mateus, dit Sept-Soleils, soldat manchot, avec un crochet à la place du poignet gauche. Elle s’appelle Blimunda, dite Sept-Lunes, fille de sorcière, capable de deviner le cœur des hommes. Le père Bartolomeu de Gusmão, lui, a fabriqué une machine volante qu’on nomme Passarole, qui veut dire « gros oiseau ». Ces trois personnages vont vivre des aventures extraordinaires dans ce XVIIIe siècle où l’Inquisition et les guerres dressent tant de bûchers. Dans ce roman, poétique et baroque, José Saramago, prix Nobel de littérature en 1998, tisse la magnifique histoire d’amour d’un homme et d’une femme dans un siècle où les puissants comme les humbles affrontent toutes les tragédies. — **G.H.**

Traduit du portugais par Geneviève Leibrich, coll. Grands Romans, éd. [Points](#).

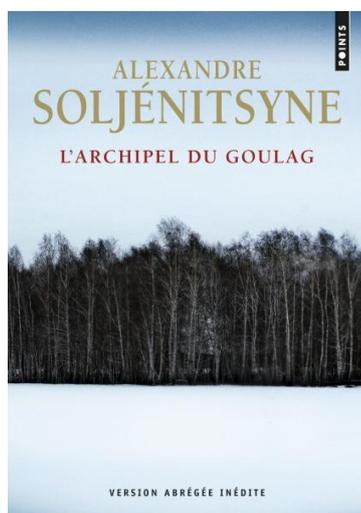
W. G. Sebald
Austerlitz



“Austerlitz”, W.G. Sebald

Austerlitz – et, avec ce livre, toute l’œuvre de l’écrivain allemand W.G. Sebald (1944-2001) – constitue l’une des découvertes majeures à laquelle nous ait conviés la littérature européenne traduite en français au cours des trente dernières années. On y prend connaissance de l’histoire d’un personnage nommé Jacques Austerlitz, qui fit partie jadis d’un groupe d’enfants juifs évacués de Prague vers l’Angleterre, à la veille de l’invasion nazie, et revient adulte sur les traces de sa famille, morte en déportation. À son récit se mêle la voix du narrateur du roman, en laquelle on reconnaît celle, inconsolée, de W.G. Sebald, engagé de livre en livre dans une longue et poignante méditation sur l’Histoire, le temps vécu comme un processus de délitement, la mémoire perçue comme un labyrinthe opaque. — **Na.C.**

Traduit de l’allemand par Patrick Charbonneau, éd. [Folio](#).



“L’Archipel du goulag”, Alexandre Soljénitsyne

C’est en 1958 qu’Alexandre Soljénitsyne (1918-2008), au terme d’onze années de bagne, se lança dans l’écriture clandestine de cette vaste « *investigation littéraire* », nourrie des témoignages de centaines de détenus du « *pays du Goulag* ». Neuf ans plus tard, *L’Archipel du goulag* était achevé, et le manuscrit bientôt exfiltré d’URSS. Le livre parut en russe, à Paris, en décembre 1973, puis fut traduit dans le monde entier. Document détaillé et captivant sur le système concentrationnaire soviétique, il s’offre aussi à lire comme un immense poème épique, une captivante et poignante odyssee – que Joseph Brodsky comparait à *L’Iliade*. — **Na.C.**

Traduit du russe par Jacqueline Lafond, José et Geneviève Johannet, René Marichal, Serge Oswald, Nikita Struve et Marilynne Fellous, éd. [Points](#).

→ [Pour aller plus loin](#)



“Le Palais de glace”, Tarjei Vesaas

On connaît trop mal, en France, l’œuvre éblouissante du grand écrivain norvégien Tarjei Vesaas (1897-1970), dont *Le Germe* (1940), *La Maison dans les ténèbres* (1945), *Les Oiseaux* (1957) ou encore *La Barque le soir* (1968) sont quelques-uns des chefs-d’œuvre traduits. « *La Norvège de ce siècle ne nous a peut-être pas donné de plus grand magicien* », estimait le fameux spécialiste des littératures scandinaves Régis Boyer, préfaçant dans les années 1980 une première édition de ce conte, où il est question d’une amitié puissante entre deux fillettes et d’un palais qu’érige le grand froid en pétrifiant les eaux d’une cascade au fond des bois. Frottant l’un contre l’autre, comme s’il s’agissait de deux pierres, le réalisme et le fantastique, attentif au réel et aimanté par l’ineffable, Vesaas fait jaillir de merveilleux scintillements. — **Na.C.**

Traduit du norvégien par Jean-Baptiste Coursaud, éd. [Babel](#).